

Alexandre Borovsky

The wrong city ...

Olga Kisseleva, qui passe sa vie à naviguer entre les capitales européennes, et s'arrête de temps en temps à Paris pour donner quelques conférences à la Sorbonne, qui, ancienne élève de Pontus Hulten, s'intéresse aux théories des nouveaux médias et aux technologies virtuelles, aurait pu devenir une représentante typique du main-stream post-moderne de l'art contemporain. D'ailleurs, son nouveau projet « Une autre ville ... » semble une parfaite application du discours post-moderne. On disposerait même d'un choix d'interprétations possibles !

Par exemple: le simulacre. Il y a un modèle, un monument-symbole, vinette mme la Tour Eiffel, ou la Statue de la Liberté. Et il y a des simulacres – des copies plus ou moins fidèles, éparpillées dans les endroits les plus inattendus. Nous trouvons là une matière extrêmement riche pour l'interprétation. Pour commencer : le schéma de la libération du simulacre, son indépendance par rapport au modèle, sa capacité à vivre sa propre vie ; ou bien : le schéma reproducteur, l'auto-génération de nouveaux simulacres, la reproduction. Nous ne sommes pas très loin non plus du principe de temporalité, en tous cas dans le sens que lui donne Baudrillard : celui de la relation du simulacre avec le temps. De plus, la forme de l'installation multimédia, choisie par l'artiste, illustre parfaitement cette relation : un enchaînement d'images projetées sur écran, une cérémonie d'écoulement du temps unique pour toutes les versions, fait passer au second plan la question enfantine de l'authenticité de l'original.

On pourrait aussi bien choisir un autre discours – celui du jeu, principium ludi. Pourquoi ne pas construire le projet à la manière d'un jeu de devinette : de quelle ville s'agit-il ? de celle qu'on imagine ? d'une autre ? Peut-être, précisément, de celle-là ?

Ou alors, encore une option. Le principe du complément (hommage à Derrida!). Il faudrait être vraiment oisif pour ne pas apercevoir combien cette approche pourrait également être efficace !

Bref, Olga Kisseleva a rempli complètement dans ce projet ses obligations vis-à-vis des jeux post-modernes. Et, comme cela est indiqué dans le dictionnaire des expressions post-modernes, « le jeu conduit à une situation où les significations de l'œuvre sont en nombre illimité, car dans ces conditions son sens n'est plus lié à une quelconque réalité préalable ... »

Nous aurions pu terminer notre article par cette sentence, mais un petit détail nous en a empêché. Le problème est que le projet commence précisément là où finissent les jeux post-modernes et leurs obligations. Fini les divertissements, fini les devinettes, fini les manipulations de symboles et, comme déclarait un classique français qui a beaucoup influencé les post-structuralistes, il est inutile de « consulter le dictionnaire ». Il faut interroger directement la matière.

Olga Kisseleva propose un travail absolument humaniste. Nous sommes loin des jeux intellectuels déconstructeurs, ce dont il est question c'est des tentatives de survie. L'expérience de la préservation de l'identité est au cœur de son projet.

Des Juifs orthodoxes (leurs signes d'identification – vêtement, conduite spécifique) ont construit leur Terre Promise sur l'asphalte new-yorkais. Les Chinois ont fondé la leur à quelques rues de là. Un ancien combattant (une vieille casquette de l'armée, quelques décorations épinglées sur la poitrine,

une posture convaincue et confuse à la fois) a su garder son identité soviétique jusque dans le ventre du cachalot-supermarché américain. Et ce n'est qu'un début – la reconnaissance sociale et ethnique facilite la compréhension. Ensuite, l'affaire se complique. Pourquoi une église orthodoxe quelque part à Nice semble-t-elle plus authentique que certains monuments moscovites tellement appréciés des touristes ? Pourquoi sur la Côte d'Azur, entourée de palmiers, ne donne-t-elle pas l'impression d'être un fruit exotique ? Venturi avait remarqué le caractère physionomique des formes architecturales. Et cette église a une expression sereine, pleine de dignité, sans le moindre désir de plaire, sans le moindre clin d'œil vers un quelconque auditoire touristique. Son auditoire authentique – les paroissiens – est d'ailleurs certainement bien mince. Mais, comme arrive à le prouver Olga Kisseleva dans ses photographies, cette église trouve parfaitement sa place dans l'espace de la réalité architecturale et culturelle environnante. On peut même parler d'un véritable enracinement renforcé par l'autosuffisance... Mais laissons de côté les églises, après tout c'est une affaire de mystique et de spiritualité. Si nous allions du côté de Las Vegas – vers quelque chose de tout à fait terrestre, pestiféré, roublard ? Avec ses fameux casinos qui exploitent dans un but évident et lucratif les images de Venise, de la Tour Eiffel, de la Statue de la Liberté ou de la Vallée des Sphinx ? De purs simulacres ? Bien sûr. Mais bizarrement, les photos d'Olga Kisseleva ne laissent pas cette impression de révélation accusatrice, de condescendance, ne délivrent pas ce clin d'œil esthète du genre : quel bel exemple de kitch, nous, les initiés, nous comprenons... Son discours se trouve à un autre niveau, celui de la force d'enracinement. Cette fois-ci cependant, il ne s'agit pas d'un enracinement ethnique, celui qui permet de conserver son identité même lorsque l'on vit depuis des années, ou des générations, dans un pays lointain. Il ne s'agit pas seulement non plus d'un enracinement dans l'espace urbain et architectural. Il s'agit d'un ancrage dans le rêve. Olga Kisseleva a su photographier les artifices de Las Vegas avec un respect que même les architectes qui ont travaillé dans cette ville n'ont pas toujours eu pour les monuments reproduits. (Les propositions de Tour Eiffel au sein de l'architecture du casino sont stylisées par l'auteur en direction d'un souvenir de voyage : la silhouette est raccourcie, la composition est simplifiée.) Mais l'artiste laisse l'ironie de côté. Dans son sérieux elle est au plus proche des théories de Venturi, qui, dans son livre *Learning from Las Vegas*, a aperçu derrière le kitsch de l'architecture un certain « humain, trop humain »...

Olga Kisseleva retrouve là l'idée humaniste, archaïque - et anti-globaliste - de l'identité humaine. Son sérieux n'est pas celui des jeux post-modernes.